

La domination féminine

dans *Celles qui attendent* de Fatou Diome et dans *La tache de sang* de Philomène Bassek

Female domination

in Fatou Diome's *Celles qui attendent* and in Philomène Bassek's *La tache de sang*

Dr Martha MZITE

Auteur correspondant, Manicaland State University of Applied Sciences (Zimbabwe), mzitem@africau.edu

Date de soumission : 25.01.2022 – Date d'acceptation : 10.08.2022 – Date de publication : 01.10.2022

Résumé — Cette étude est motivée par le constat que le sujet de la masculinité dans l'écriture des femmes africaines n'a pas encore été assez exploré. Peu d'attention a été accordée à l'analyse de l'écriture des femmes avec les outils que les théories des masculinités fournissent. Cette étude se propose donc d'analyser le patriarcat comme forme de la masculinité qui catalyse la domination des femmes. Pour mener à bien cette enquête, la perspective de Connell (2005) sur la masculinité s'avère nécessaire dans l'analyse de *La tache de sang* de Philomène Bassek et *Celles qui attendent* de Fatou Diome. Connell reconnaît que la masculinité est une construction sociale plutôt qu'un état. Il soutient également qu'il existe une variété de masculinités et que la masculinité n'existe qu'en relation à la féminité. L'article répond à la question suivante : pourquoi les hommes se comportent-ils comme ils le font ? L'étude conclut que les coutumes favorisent la masculinité.

Mots-clés : *domination, femmes, hommes, masculinité, patriarcat.*

Abstract — This study is motivated by the observation that the subject of masculinity in African women's writing has not yet been sufficiently explored. Little attention has been paid to analyzing women's writing in relation to masculinity. This study therefore proposes to analyze patriarchy as a form of masculinity that catalyzes the domination of women. To carry out this investigation, Connell's (2005) perspective on masculinity is necessary in the analysis of *La tache de sang* by Philomène Bassek and *Celles qui attendent* by Fatou Diome. Connell recognizes that masculinity is a social construct rather than a state. He also argues that there is a variety of masculinities and that masculinity only exists in relation to femininity. The article answers the following question: why do men behave in the way they do? This study concludes that customs promote masculinity.

Keywords: *Domination, Men, Women, Masculinity, Patriarchy.*

Introduction

Grâce à l'analyse de personnages masculins sélectionnés, cette étude cherche à offrir un meilleur entendement du rapport de la femme africaine avec son homologue masculin dans les deux romans choisis. Ce travail répond aux questions suivantes : pourquoi les hommes se comportent-ils comme ils le font ? Quels aspects de la culture et de la masculinité doivent être déconstruits afin de rendre des changements

La domination féminine

positifs dans les relations hommes-femmes en Afrique ? Les paramètres qui guident cette enquête sur les personnages masculins comprennent le genre, le patriarcat et la culture. Les romans choisis fonctionnent comme un microcosme de la société étant donné qu'il existe un lien entre le roman et l'expérience humaine. Le roman peut offrir une rencontre avec la vie sous tous les aspects. Lachheb (2012) voit la forme romanesque comme la transposition littéraire de la vie quotidienne dans un contexte social spécifique dans lequel cela se produit. Elle souligne que le roman est « *un véritable microcosme de la société [...] basée sur la ségrégation des sexes* » (2012, p. 124). De plus, le roman fonctionne comme un oracle, qui évalue clairement la question des théoriciens de la biologie qui ont lié les comportements différents de genres à des facteurs génétiques. Ils soutiennent que l'inné programme de la biologie différente entre les hommes et les femmes offre des comportements sociaux différents. Une telle opinion est exprimée par Steven Goldberg qui avance l'idée que la position subalterne des femmes est due, pour la plupart, aux différences innées entre les hommes et les femmes. Dans l'inévitabilité du patriarcat, Goldberg prétend que la subordination des femmes est le résultat inévitable des effets hormonaux sur les mâles, qui produisent l'agressivité masculine et conduisent les femmes à la domination. Ce point de vue suppose que la masculinité est un conteneur standardisé qui est fixé par la biologie dans lequel tous les hommes naissent avec la masculinité dans leur constitution génétique.

Un autre concept articulé par Connell (2005) sera utile à cette analyse. Il s'agit de la masculinité hégémonique ; ce qu'il définit comme la configuration de pratique de genre qui incarne la réponse au problème de la légitimité, qui garantit la position dominante des hommes et la subordination des femmes. En substance, la masculinité hégémonique fait référence à cette vision de la masculinité qui établit la domination dans la société ; ceci crée des images culturelles qui signifient être *un vrai homme*. De plus, cette forme de la masculinité est principalement soutenue par les institutions sociales telles que l'école, la religion et la famille. Il est évident que la masculinité est relationnelle, c'est-à-dire qu'elle existe seulement par rapport à la féminité. Spivak cité par Morton (2008) met l'accentuation sur la subalternité chez les femmes. Elle postule que comme deuxième sexe, elles sont victimes du patriarcat.

Adaptant la perspective de Connell (2005) sur la masculinité, cette étude établit que, contrairement à la masculinité, qui est un état biologique, la masculinité est une catégorie d'identité de genre construite socialement et interprétée à partir d'une perspective. De plus, la masculinité a des significations multiples et ambiguës selon le contexte et les changements au cours du temps.

Les romans choisis dépeignent la masculinité aux niveaux différents. Dans *La tache de sang* de Philomène Bassek, la masculinité se voit à travers Same qui domine sa femme. Dans *Celles qui attendent*, la masculinité se présente aux niveaux différents où les pères et les maris dominent leurs filles et leurs femmes.

1. L'injustice du patriarcat

Rétablissant l'injustice du patriarcat, Jablonka (2021) supplique comment arrêter les hommes d'écraser les droits des femmes. Il affirme que cette organisation sociale offre aux hommes des privilèges et du pouvoir, tout en créant un statut inférieur pour les femmes. Un exemple est le pouvoir de contrôler l'esprit et le corps féminins. Dans *La tache de sang*, Same Hanack est le modèle d'un tel pouvoir. Un jour, il invite ses frères à sa maison pour partager le serpent qu'il avait tué plus tôt dans la journée, sans informer Mama Ida, sa femme de la visite. Dans la société bassa, l'un des principaux moyens de consolider les relations sociales est d'exprimer la grande valeur accordée à l'entreprise humaine à travers le partage de la nourriture. De plus, le plat culinaire des steaks de vipère est servi pour célébrer les convives, notamment les hommes. En attendant que le serpent cuise, Mama Ida sert du poisson, ce qui met son mari en colère. Alors qu'elle essaye de se justifier, Same, qui sent que son autorité masculine est remise en cause, rappelle à sa femme la suite : « — Ici, c'est moi qui donne les ordres, et j'ai le droit de battre qui et quand je veux » (39). Same bat sa femme après cette confrontation. Selon Ansara et Hindin (2011) les femmes entassent beaucoup plus d'incidents de violence que les hommes – cependant les violences qu'elles endurent sont clairement graves ainsi que leurs effets physique et émotionnel.

Pour justifier davantage sa suprématie masculine et son pouvoir sur sa femme, Same affirme qu'« une femme devrait apprendre à garder ses émotions pour elle et éviter de s'emporter en présence de son mari » (40). La même chose suppose qu'une femme ne peut pas faire, penser ou dire quoi que ce soit d'important et que le pouvoir de l'homme qui est lui conféré par le patriarcat et exprimé dans son rôle de chef de la famille, doit être utilisé pour contrôler les femmes, car sinon elles abuseront de leur liberté. Par conséquent, il attend de sa femme qu'elle soit soumise et garde le silence chaque fois qu'il lui parle. Après tout, il se considère comme le chef suprême du foyer et si sa femme ne se conforme pas, elle doit payer pour son insubordination.

De plus, pour étaler sa dictature et son contrôle sur sa femme, Same la sépare de tout contact externe. Il prohibe à Mama Ida d'aller dans son propre village ou de rendre visite à sa famille, affirmant qu'ayant payé la dot pour elle, elle lui appartient totalement. Il dit : « — Mets-toi dans la tête que j'ai payé la dot et que tu n'as plus rien à voir là-bas » (44). L'écrivain souligne ici la tradition de la dot qui abaisse les femmes au statut de biens tout en permettant aux maris de dominer leurs femmes en assurant ainsi un système d'assujettissement perpétuel des femmes.

Dans *Celles qui attendent*, il y a un mariage contraint d'Arame à Koromâk. Le texte fournit les propos suivants : « Elle avait à peine atteint sa dix-huitième année, lorsque, sans la consulter, on accorda sa main à Koromâk, un monsieur du même âge que son père » (15). Le père d'Arame ne l'a pas consulté avant ce mariage. Diome relate la tyrannie que subissent les femmes au nom de la tradition. Elle croit aussi que la pauvreté qui règne en Afrique incite les gens d'utiliser des moyens, mêmes les plus barbares, pour s'en sortir. Les parents d'Arame l'ont pressée à épouser

Koromâk en croyant que sa vie se progresserait à la suite de son mariage parce que Koromâk s'était déjà établi. Dans ce cas, la tradition et les coutumes n'honorent pas le bien-être des femmes – il y a la nécessité de stopper des us qui ne servent qu'à réfuter l'indépendance des jeunes filles, particulièrement en renversant leur futur dans des unions matrimoniales exigées.

2. Contrôler l'accouchement de la femme

Dans *La tache de sang*, les hommes se scrutent constamment les uns et les autres. Ils observent et classent les autres hommes avant de les accepter dans le domaine de la virilité. Oman dit à Same : « — *Félicitations, Dieu est avec vous. Ma femme a eu beaucoup de problèmes... Je n'ai que sept enfants* » (70). La déclaration d'Oman souligne l'importance que les hommes relient au fait d'avoir de nombreux enfants, même lorsqu'un homme n'est pas financièrement capable de faire vivre une grande famille.

Un modèle de la masculinité met l'accent sur la capacité de procréer. Fuller (2003) croit que tout homme doit procréer afin d'être respecté en tant qu'homme. En d'autres termes, avoir de nombreux enfants n'améliore pas seulement la confiance en soi et le prestige social d'un homme, mais c'est aussi une indication de sa virilité. À ces propos, Same souhaite avoir le plus d'enfants possible malgré l'âge avancé et la mauvaise santé de sa femme. De plus, nonobstant sa situation financière problématique, Same croit qu'avoir beaucoup d'enfants est essentiel pour son identité masculine. Ce raisonnement confirme l'assertion de Connell (2005) selon laquelle la masculinité est socialement édiflée parce que la société espère qu'on se comporte comme un homme. L'entendement de Beauvoir : « *On ne naît pas femme, on le devient* » est vrai aussi pour les hommes. Ils doivent se comporter selon les attentes de la société pour devenir homme.

L'homme fait beaucoup d'essais pour contrôler non seulement l'esprit de sa femme mais son ventre aussi. Spivak appelle le ventre de la femme « *un lieu de production* » (Dutoya, 2012, p. 25), un lieu qui peut être géré et contrôlé en termes de valeur d'usage. Par conséquent, lorsque Same voit que le souci de Mama Ida d'accoucher à l'âge de 55 ans puisse la conduire à reconsidérer sa grossesse, il fait vite allusion à des personnages bibliques dans la même condition, en espérant que la similitude conduira sa femme à mener sa grossesse à terme. Ainsi, il exploite la profonde foi chrétienne de Mama Ida lorsqu'il dit :

« — *Je connais des femmes qui ont accouché de quatorze, quinze enfants sans difficulté. Avez-vous vraiment eu un problème avec la procréation ? ... Ida, un enfant est et sera toujours une bénédiction divine ; c'est la seule vraie fortune au monde* » (65).

Ainsi, lorsque Same découvre que sa femme est enceinte de leur onzième enfant, il est excité à l'idée d'être à nouveau père. Pour continuer avec des analogies religieuses, Same rappelle à sa femme l'histoire biblique d'Abraham et de Sarah. Il lui dit :

« — *Rappelez-vous qu'Abraham avait cent ans et sa femme Sarah en avait quatre-vingt-dix ans lorsqu'elle devint enceinte. Louange au Dieu éternel. Et leur fils Isaac a grandi et il est devenu riche* » (65).

En entendant de telles « *paroles angéliques* » (65), Mama Ida devient tellement persuadée qu'elle ne peut que se mettre d'accord avec son mari. Voici encore un exemple d'exploitation de la religion par les hommes pour leur intérêt personnel. Selon l'enseignement biblique, Dieu a donné un enfant à Abraham dans sa vieillesse parce qu'il n'en avait pas, mais dans le cas de Same, il a déjà dix enfants et les accouchements multiples ont compromis la santé de sa femme. Cependant, Same est peu préoccupé de la santé délicate de sa femme. Il décide de l'envoyer chez leur fille aînée Patricia, une femme instruite et modernisée qui vit en ville, où Mama Ida peut recevoir des soins prénatals.

Lorsque Patricia apprend que sa mère est enceinte pour la onzième fois malgré sa mauvaise santé, elle demande l'aide de son amie Modi, qui est médecin. Patricia espère qu'en tant que personne extérieure à la famille, Modi pourra prévenir sa mère de la gravité de sa situation. Cependant, l'engagement de Mama Ida envers Same est très fort. Comme une femme habituée à se mettre en dernière position, Mama Ida ne peut que répéter à Modi le vœu de son mari en disant : « — *Mon mari adore les enfants* » (130). Ces paroles déconcertent Modi, qui répond rapidement : « — *Tu parles comme si tu n'existais pas* » (130). Pourtant, le comportement de Mama Ida ne devrait pas surprendre ; parce qu'elle a sûrement intériorisé son rôle social au point où elle est prête à plaire à son mari tout en souffrant en silence. Tout ce qu'elle fait est de plaire et d'apaiser Same. Certes, elle ne se soucie pas du tout d'elle-même. Elle a intériorisé les valeurs coutumières de son éducation. Comme adolescente, elle a appris que la valeur des femmes était dans le mariage et qu'en tant que femme, elle devait être une élève passive sous l'autorité de son époux. Lorsque Patricia et d'autres femmes appellent Mama Ida à prendre position contre les abus de Same, elle se présente indifférente. Du fait de son intériorisation des valeurs patriarcales, elle déclare : « — *Mais que puis-je y faire ? N'est-il pas plus fort que moi ? N'a-t-il pas ce droit ?* » (90). En d'autres termes, Mama Ida pense qu'en raison du fait qu'il est un homme, Same a droit au pouvoir et aux privilèges, y compris le privilège d'abuser d'elle.

2.1. L'incapacité de s'émanciper

Dans le cas de Mama Ida, c'est la combinaison de facteurs sociaux et économiques qui la dissuade de quitter son mari violent. Mama Ida a été socialisée pour croire que le mariage et la famille sont les choses ultimes pour lesquelles une femme devrait se battre ; elle a appris à « *veiller sur son mari et ses enfants au point de s'oublier* » (12). Elle ne le peut pas pour garder sa famille unie : « *Ses fils et ses filles étaient sa raison d'être. Elle a donc accepté de faire tous les sacrifices pour pouvoir rester près d'eux et les élever correctement* » (45). Une autre raison est que Mama Ida est incapable de subvenir à ses besoins et le fait qu'elle dépende entièrement de Same pour son soutien économique. Il faut se souvenir que la volonté de Mama Ida de se conformer

La domination féminine

au patriarcat ne signifie pas nécessairement qu'elle ignore ces alternatives. Il paraît qu'elle a plutôt peur d'être rejetée par Same et la société ainsi que d'être jetée dans un monde où elle n'a aucun moyen de survivre.

Pourtant, Patricia n'est pas d'accord avec la vision du monde de Mama Ida. S'étant aperçu que sa mère est incapable de prendre une décision indépendante concernant la grossesse, elle conspire avec Modi pour effectuer un avortement médical sans le consentement de Mama Ida même sans consulter Same. Pour montrer son amitié et sa solidarité, Modi rassure Patricia : « — *Ne t'alarme pas, Patricia, ton drame et ton combat sont les miens* » (131). C'est une indication de la solidarité féminine. On pourrait penser que la décision de Patricia d'interrompre la grossesse de sa mère est une victoire car elle est capable de prendre ses responsabilités et d'aider sa mère dont la santé s'est considérablement dégradée à la suite d'une série de grossesses non désirées. Mais en fait, l'avortement ne libère pas Mama Ida, étant donné qu'on ne la consulte pas, mais on exerce un contrôle sur son corps sans son autorisation. Patricia et Modi, comme Same, lui volent le droit d'exercer sa liberté de choisir. Patricia et Modi traitent Mama Ida comme un objet dont la voix et les choix sont moins importants que les leurs. L'avortement est, en ce sens, une démarche coloniale typique dans la mesure où les jeunes femmes instruites et occidentalisées se sont trouvées justifiées dans ce qu'elles font parce qu'elles ont déterminé entre elles que c'est dans le meilleur intérêt de la femme autochtone ignorante, à qui on ne peut clairement pas faire confiance – surtout, Mama Ida a été si fortement conditionnée par le système patriarcal dans lequel elle vit pour se plier à l'autorité masculine ; Patricia et Modi ont raison de penser cela.

Les femmes qui sont présentées dans *Celles qui attendent* dépendent des hommes dans tous les aspects de leur vie parce qu'elles sont illettrées, mais elles ont des enfants à alimenter sans les procédés pour y arriver. La narration expose la suite : « — *Abdou, je voudrais juste deux kilos de riz, les petits vont bientôt rentrer de l'école et je n'ai rien laissé à la maison* » (18). Arame doit négocier avec le commerçant pour prendre la nourriture à crédit pour ses petits-enfants. Un peu plus loin, le texte expose cette citation : « *Bougna ne pouvait compter que sur lui pour améliorer son sort. Elle ne savait pas encore comment, mais elle était certaine que son fils réussirait et lui permettrait de recouvrer toute sa dignité* » (52). Bougna estimait que son fils l'assisterait à sortir de sa calamité. Elle a mis toute sa croyance sur son fils pour protéger sa famille de la misère. Elle supposait que la victoire de son fils lui accorderait l'opportunité de progresser son sort contre sa coépouse. Même si elle ne savait pas comment son fils le réaliserait, elle lui faisait confiance. Pour Lamine, « *tous les espoirs de la famille reposaient sur lui* » (59) étant donné que son père était vieux et que son frère aîné était déjà mort. De ce fait, le progrès de la famille est devenu son engagement et sa persécution. En vue de ces situations, les femmes et leurs fils se tournent vers la migration où « *la migration est généralement motivée par le désir de mobilité sociale ascendante et la quête de meilleures opportunités économiques* » Thapan (2008, p. 31).

Le succès de toute la famille dépend d'une seule personne qui est partie pour l'Occident afin d'accumuler la fortune pour faire vivre sa famille et aider à accomplir

les rêves de chaque personne. Il en est de même des femmes qui attendent les hommes étant donné que la réalisation de leurs rêves dépend de la réussite des hommes qui sont partis en Europe. Ceci implique que le succès des émigrés devient aussi le succès des femmes au pays. Il en résulte que lorsque les hommes n'envoient rien, le désespoir est vif chez les femmes.

Pour les femmes qui attendent les émigrés, le découragement et le combat contre la pauvreté font partie de la vie quotidienne dans leur village. Les descriptions des efforts d'Arame pour fournir à manger à ses petits-enfants montrent la précarité financière qui règne chez elle. Nous analysons de plus près ce combat pour nourrir les enfants dans l'analyse stylistique. Le narrateur déclare : « *Féminisme ou pas, nourrir reste une astreinte imposée aux femmes* » (11-12). Ceci implique que pendant l'absence des hommes qui ont naturellement le devoir de nourrir toute la famille, les responsabilités des tâches quotidiennes retombent sur les femmes qui ne peuvent « *compter que sur elles-mêmes* » (17). Pendant que son fils tente sa chance en Europe, Arame, par exemple, assume la fonction de pilier de la famille en soutenant ceux qui sont restés. Les femmes dans ce texte luttent pour nourrir leurs familles. Leur vision d'émancipation est floue. Le cas de la mère de Coumba est éloquent. Elle dit, par exemple : « — *Tu es une femme, les choses sont comme elles sont, ce n'est pas à toi de les changer* » (164). D'après elle, une femme ne peut pas transformer son sort parce qu'il existe déjà un ordre préétabli par le destin. Elle croit que sa fille ne peut rien faire pour s'échapper de sa misère, elle doit attendre l'émigré pour la délivrer de ce calvaire. Le narrateur ajoute les propos suivants : « — *Qu'il revienne avec le peu qu'il a, et même s'il n'a rien, qu'il revienne quand même, priait Coumba, tant elle se languissait* » (192). Face à l'absence de son mari et au manque des provisions, Coumba est désespérée.

3. La famille et le patriarcat

Same contracte un mariage arrangé avec la jeune Mama Ida après avoir abandonné l'école afin de délivrer sa vieille mère de quelques tâches ménagères. Dans un mariage arrangé, le choix est principalement basé sur la qualité de la famille du mari potentiel ainsi que sur les traits personnels de l'homme. De plus, la plupart des parents souhaitent que leurs enfants épousent quelqu'un de leur propre groupe ethnique d'après Mbaku (2005). Dans le cas de Mama Ida, son père et son oncle ont choisi Same parce qu'ils connaissent bien sa famille et qu'il inspire la confiance et le sens des responsabilités.

À leur avis, Same est « *un homme simple, mûr et généreux ; qui est profondément impliqué dans les affaires de l'église ; il vient de Mbakassi, à trente kilomètres de Song-Mbônji* » (12). La contribution de Mama Ida n'est pas sollicitée et son opinion n'est pas prise en compte. Elle ne peut même pas refuser d'épouser Same qui est polygame et qui est assez âgé pour être son père, car cela mépriserait la tradition. Le manque de choix est une illustration de la façon dont la masculinité hégémonique et le patriarcat affectent les femmes.

La domination féminine

Sans aucun doute, cette pratique patriarcale du mariage arrangé renforce la suprématie masculine tout en privant Mama Ida du pouvoir de choisir et de contrôler son corps. L'implication de la famille dans le processus matrimonial est cohérente avec la croyance africaine selon laquelle le mariage est une alliance entre les familles plutôt qu'entre les individus, comme c'est le cas dans le monde occidental. Il est également vrai que les mariages arrangés se produisent souvent pour des raisons valables et peuvent être interprétés comme un moyen de protéger les jeunes contre les mauvais choix. L'implication de la famille sert également à garantir que les futurs couples sont compatibles par rapport à leurs valeurs et à leurs attentes et le mode de vie. Pour les parents, il s'agit de s'assurer que leurs enfants épousent quelqu'un qui appartient à leur groupe ethnique pour éviter les mariages mixtes avec des personnes avec lesquelles ils ont eu des querelles tribales dans le passé. Dès le départ, le mariage de Same et Mama Ida repose sur une relation non égalitaire. Same croit au pouvoir que le patriarcat lui a accordé en tant qu'homme, et il l'utilise pour soumettre sa femme, soit par la persuasion, soit par des moyens physiques.

Conclusion

La plus grande victoire est de réussir consciemment à matérialiser ses pensées. Il est vrai que les femmes ont le droit de grandir en toute sécurité et en confiance. Même si les femmes sont confrontées à plusieurs obstacles et aux inégalités entre les sexes, elles peuvent se déchaîner si elles reçoivent le soutien adéquat. Pour y parvenir, il faudra arrêter quelques aspects de la masculinité qui étouffent les femmes.

Références bibliographiques

1. ANSARA, D. et M. HINDIN. (2010) « Exploring Gender Differences in the Patterns of Intimate Partner Violence in Canada: A Latent Class Approach », *Journal of Epidemiology and Community Health*, vol. 64, p. 849-854
2. BASSEK, P (1990), *La tache de Sang*, L'Harmattan, Paris.
3. CONELL, R (2005), *Masculinities*, Polity Press, Cambridge.
4. DIOME, F (2005), *Celles qui attendent*, Paris, Flammarion.
5. DUTOYA, V. (2012), « Gayatri Chakravorty Spivak, En d'autres mondes, en d'autres mots : Essais de politique culturelle Nationalisme et imagination », *Travail, genre et sociétés*, n° 28, pages 224 à 228
6. FULLER, Norma. (2003) «The Social Construction of Gender Identity among Peruvian Males » In ed. Matthew C. GUTMANN, *Changing Men and Masculinities in Latin America*. Durham, Duke University Press.
7. JABLONKA, I. (2021), *Comment empêcher les hommes de bafouer les droits des femmes ?* Éditions Points, Paris.
8. LACHHEB, M. (2012), *Penser le corps au Maghreb*. Karthala Éditions, Paris.
9. MORTON, (2008), *Gayatri Spivak*, Yogyakarta, Paraton.

Pour citer cet article

Martha MZITE, « La domination féminine dans *Celles qui attendent* de Fatou Diome et dans *La tache de sang* de Philomène Bassek », *Paradigmes*, vol. V, n° 03, septembre 2022, p. 201-208.